

et elle devient veuve. Elle se retire dans ses terres et y donne asile au duc de Lamerville. Celui-ci a un neveu qui est général. Le duc veut marier Anaïs au général. Mais le général a horreur des femmes de lettres et il préfère renoncer à l'argent que lui offre le duc plutôt que d'accepter ce mariage. Sur quoi Anaïs s'éprend avec violence de cet homme méprisant. Il la fuit. Elle s'élance à sa suite et fait sa conquête sous un nom d'emprunt.

Tels sont, d'après Mme Dufrénoy, les inconvénients de la célébrité pour une femme-auteur.

Un critique, Girault de Saint-Fargeau, jugeait ce roman « mêlé d'ivresse et d'enthousiasme ». Cette appréciation apparaît aujourd'hui encore fort raisonnable. — L. D.

§

**Les domiciles parisiens de Saint-Saëns.** — On a inauguré le mardi 17 février 1925, au 14 de la rue Monsieur-le-Prince, une plaque de marbre qui porte ces simples mots :

LE COMPOSITEUR CAMILLE SAINT-SAENS

*habita cette maison  
de 1877 à 1889*

*M. DE F. posuit.*

C'est dans cette maison en effet que vint s'installer, en mars 1877, le musicien lorsqu'il quitta l'orgue de la Madeleine, attiré à la fois par ses souvenirs d'enfance au Quartier latin et par la présence dans ce même immeuble de son ami Armand Rousseau, gouverneur des Colonies, neveu d'Albert Le Libon, directeur des ostes de Paris, auquel est dédiée la partition du *Timbre d'Argent*. Il y avait alors deux ans qu'il s'était marié et son fils aîné André, né le 6 novembre 1875, était âgé de seize mois. Un second fils, Jean-François, allait naître le 13 décembre 1877. Cependant Saint-Saëns achève, dans cette maison de la rue Monsieur-le-Prince, la partition d'*Etienne Marcel* et compose divers morceaux d'orchestre et de piano. En mai 1878, il allait en Suisse écrire un *Requiem* à la mémoire de son ami Le Libon ; l'œuvre était exécutée à l'église Saint-Sulpice le 20 mai, et aussitôt il se consacrait à suivre les répétitions au Trocadéro de sa Cantale les *Noces de Prométhée*, écrite pour l'Exposition de 1867, lorsque le mardi 28 mai eut lieu le drame épouvantable dont le souvenir pèsera sur toute sa vie. Son fils André allait et venait dans l'appartement, vers trois heures de l'après-midi, attendant que sa mère fût prête pour sortir, tandis que la grand'mère cousait dans la salle à manger et que la servante lavait du linge dans une pièce attenant à la cuisine. Elle avait ouvert la fenêtre pour avoir un peu d'air... L'enfant, entendant les appels joyeux de ses petits camarades (les fils d'Armand Rousseau qui demeurait au troisième étage) courut voir à la fenêtre, se pencha et, avançant la tête, bascula

dans le vide et s'écrasa sur le pavé de la cour. Quand Saint-Saëns rentra vers le soir, il apprit d'un de ses cousins l'horrible nouvelle : il ne put qu'embrasser dans l'antichambre le cadavre glacé de son fils. Sur ce drame, il a couru et il court encore maintes légendes aussi fantaisistes les unes que les autres ; on a parlé de reproches faits par la mère pour une bouillotte d'eau renversée, et l'on a parlé de suicide, comme si un enfant de deux ans et demi pouvait avoir de telles pensées. Le tragique de l'accident suffit.

Anéantie par la douleur et malade, la mère ne put nourrir son second enfant, que l'on dut envoyer d'urgence à Reims chez sa grand'mère maternelle où il succombait à son tour, six semaines plus tard, le 7 juillet. De ce double deuil Saint-Saëns s'est toujours souvenu et bien des gestes de sa vie, bien des mots un peu durs qu'il a prononcés trouvent leur excuse et leur explication dans ce chagrin.

En décembre 1888, sa vieille mère, âgée de 79 ans, succombait également emportée par une pneumonie, dans cet appartement de la rue Monsieur-le-Prince, et Saint-Saëns éperdu de douleur et comme hanté par le souvenir de celle qu'il adorait, après avoir cherché pendant trois mois le silence et l'oubli en Algérie, décidait, en septembre 1889, de quitter à jamais ce logis. Il donnait à la ville de Dieppe, qui les déposa au Musée, ses meubles de famille, ses objets d'art et ses bibelots précieux, confiait sa bibliothèque à la Maison Erard, et, désespéré, partait pour une direction inconque, sans laisser d'adresse, même à ses plus intimes amis. On sut plus tard qu'il avait hiverné aux îles Canaries, tandis que l'on jouait pour la première fois en France à Rouen *Samson et Dalila* et que l'opéra montait *Acanio*. Il s'était arrêté chemin faisant en Espagne, et c'est là, à Cadix, où il séjournait depuis un mois sous le nom de M. Sannois, qu'il eut comme voisin de table à l'hôtel de France, le 6 décembre 1889, M. de Faria avec lequel il devait, par la suite, se lier d'amitié. Il est touchant que ce soit cet ami qui, trente-cinq ans plus tard, ait fait apposer une plaque sur cette maison dououreusement célèbre de la rue Monsieur-le-Prince. L'appartement qu'occupait Saint-Saëns, et où rien n'a changé dans ses grandes lignes, est habité aujourd'hui par M. Charles Bémont, membre de l'Institut, l'érudit directeur de la *Revue historique* et professeur à l'Ecole pratique des Hautes Etudes.

Avant d'habiter rue Monsieur-le-Prince, Saint-Saëns avait eu dans Paris d'autres logis. Il était né dans le Quartier latin, rue du Jardinier n° 3, le 9 octobre 1835, et il y était demeuré jusqu'à décembre 1857, lorsque l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine, le désigna comme son organiste. Mais les travaux de voirie effectués vers 1880 supprimèrent une partie de la rue du Jardinier, notamment la maison de Saint-Saëns ; rien ne pouvait dès lors y fixer le souvenir du musicien.

Pour se rapprocher de l'orgue de la Madeleine, Saint-Saëns, en 1858, vint s'installer, rue du Faubourg Saint-Honoré, n° 168, dans un grand appartement situé au quatrième étage et précédemment habité par le littérateur Désiré Nisard. Un vaste jardin, aujourd'hui supprimé, le séparait du bruit de la rue. C'est là que Saint-Saëns installa au mois de mai 1858 une grande lunette astronomique afin de voir la comète de Donati. Cette lunette fit l'objet de plaisanteries innombrables et valut à son propriétaire d'être traité d'astronome, alors qu'en réalité il n'était qu'un curieux qui aimait à voir et à comprendre. Dans cet appartement du Faubourg Saint-Honoré commencèrent ces fameux « Lundis » musicaux où se donnaient rendez-vous toute la société artistique de Paris et tous les musiciens étrangers.

Lorsqu'en 1890 Saint-Saëns rentra des îles Canaries, n'ayant plus d'appartement, il vint habiter l'hôtel. Pendant quatorze années, de 1890 à 1904, toujours en voyage, en Egypte ou aux Canaries, en Algérie ou à Saïgon, en Russie ou en Espagne, il ne fait que de courtes haltes pendant l'été à Paris, à Asnières, à Enghien ou à Saint-Germain-en-Laye. Il serait curieux de rechercher un jour les adresses successives de ce voyageur jamais en repos qui se contentait de meubles étrangers, parmi lesquels toujours fidèlement il déposait de pieux souvenirs, les portraits de sa mère et de son fils.

En juin 1904, avant de s'embarquer pour l'Amérique du sud, il louait un appartement rue de Longchamp n° 17 ; il reprend alors sa bibliothèque en dépôt chez Erard, achète des meubles d'occasion, un salon et un bureau, et s'installe pour quelques années. En octobre 1909, son propriétaire lui donne congé, non pas parce qu'il était musicien et que son habitude de faire des gammes fatiguait les locataires, mais parce qu'il aimait trop les chiens : Saint-Saëns possédait alors une belle chienne noire qui répondait au nom de « Dalila » ; le propriétaire avait consenti à la présence de cet animal peu bruyant, puis lorsqu'un jour le fidèle Gabriel Geslin, son domestique depuis de nombreuses années, ramena, de la plaine de la Tour Eiffel où il l'avait rencontré errant, un autre chien noir auquel il donna le nom de « Berluron », le propriétaire estima que c'était trop de deux chiens et écrivit au compositeur que sa maison se trouverait « transformée en un véritable zoologique jardin (sic) et la vie n'y serait plus tenable ».

Saint-Saëns se résigna à partir pour s'installer, en juin 1910, rue de Courcelles, 83 bis, au troisième étage. Il ne put, hélas ! y amener que « Berluron », puisque la pauvre « Dalila » était morte écrasée le 14 novembre 1909. Un semblable destin était réservé à l'infatigable Berluron dont les deux pattes de derrière furent écrasées en octobre 1915, et qui se traina pendant quelques mois encore avant de mourir en février 1916. Ce fut la dernière demeure de Saint-Saëns, qui y composa l'oratorio de

*la Terre Promise*, plusieurs *motets*, son morceau symphonique *Hail California*, etc. Il quitta son appartement le vendredi soir 25 novembre 1921, pour s'embarquer à Marseille à destination d'Alger, où il mourut trois semaines plus tard. C'est pour rappeler cette halte qui fut la dernière de sa vie, que le marquis de Faria a fait également apposer sur l'immeuble de la rue de Courcelles une plaque ainsi libellée :

*Ici vécut  
de 1910 à 1921  
LE COMPOSITEUR CAMILLE SAINT-SAËNS  
mort à Alger le 16 décembre 1921.*

Ces deux plaques rappelleront aux passants que Saint-Saëns, en dépit de ses innombrables voyages, a été un Parisien, fidèle à son Paris, aimant, comme un bâsaud, s'arrêter aux boutiques, et trottiner de son pas menu sur le boulevard. — JEAN BONNEROT.

§

**A propos de la méthode des sciences.** — Nous avons reçu la lettre suivante :

Monsieur,

On me communique un peu tardivement le numéro du *Mercure de France* (15 novembre 1924) dans lequel votre collaborateur, M. Marcel Boll, alimente — maigrement — le bûcher antispiritualiste, en procédant à l'autodafé sommaire de mon ouvrage sur la méthode des sciences.

L'absence totale de mesure et d'esprit de tolérance qu'offre ce réquisitoire le prive de toute valeur objective. On serait donc tenté de n'en tenir aucun compte, — si, craignant sans doute que sa « manière » ne parût pas assez aggressive, M. Boll n'avait poussé la *provocation* générale à l'égard de ses victimes, jusqu'à constater triomphalement que l'une d'elles « n'a rien trouvé à répondre » (p. 190).

Je « répondrai » donc, — puisque ce juge amène y invite si courtoisement ses infortunés prévenus.

D'une manière générale, M. Boll, pur théoricien, me reproche d'être « plus technicien que théoricien ». — Il se trouvera bien quelque pur technicien, inversement, pour m'accuser d'être plus théoricien que technicien ; — sorte fatal, évidemment, d'un auteur qui a tenté *précisément* de jeter le pont entre la théorie et la technique. — Mais il y a *la manière*, pour un critique, de traduire son effet de perspective personnel. — Serait-il donc au-dessus de ses forces de tenir compte, dans son jugement, du but *expressément* poursuivi par l'auteur ? — de se placer, pour apprécier un ouvrage, sur le plan même où l'auteur l'a conçu ?

Et s'il arrivait que ce plan lui fût inaccessible (comme situé trop *au-dessous* de lui, naturellement), ne siérait-il point qu'il se récusât ? — Or l'ouvrage en question n'était nullement destiné à des esprits aussi souverainement omniscients que M. Boll.

Plus modestement, j'ai voulu écrire un livre surtout didactique (je suis professeur de sciences appliquées), — et destiné essentiellement à de futurs *hom-*